



**HAL**  
open science

## L'hôtel de La Vrillière

Damien Tellas

► **To cite this version:**

| Damien Tellas. L'hôtel de La Vrillière. Noto: revue culturelle, 2018, 12, pp.38-51. hal-02395088

**HAL Id: hal-02395088**

**<https://hal.science/hal-02395088>**

Submitted on 5 Dec 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'hôtel de La Vrillière

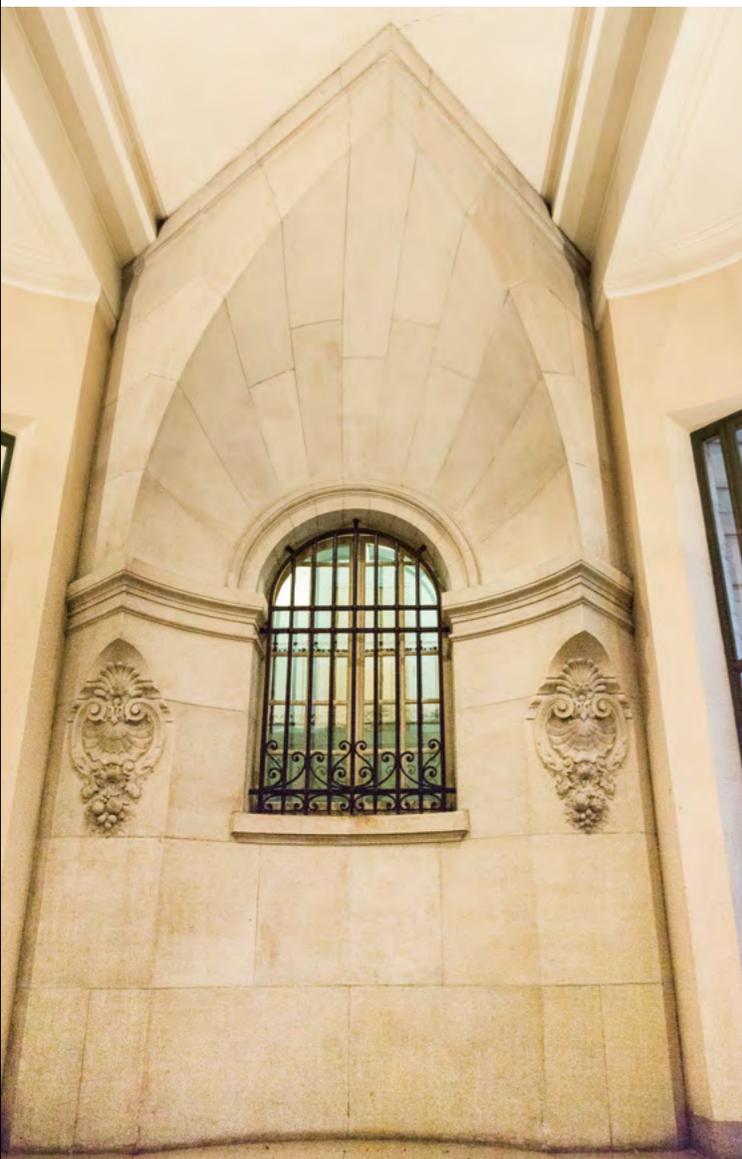
TEXTE DAMIEN TELLAS / PHOTOGRAPHIES CLÉMENCE HÉROUT

À Versailles, au petit château Louis XIII est venue se greffer une « enveloppe » architecturale édifée par Louis Le Vau. C'est à peu près ce qui s'est passé pour l'hôtel de La Vrillière, sis près de la place des Victoires à Paris, bâti au xvii<sup>e</sup> siècle, et qui devient l'hôtel de Toulouse, puis de Penthièvre au xviii<sup>e</sup> siècle. Après la Révolution, l'hôtel est vidé et affecté à l'Imprimerie nationale. Les appartements sont en grande partie ruinés et les décors saccagés. La Banque de France, qui s'y installe entre 1808 et 1810, le modifie et l'agrandit. Les nombreuses extensions effectuées pour cette affectation dès cette date et jusque dans les années 1960 ont contribué à envelopper l'hôtel primitif. « *Des formes qui avaient perdu leur sens* », « *des sens qui s'étaient échappés de toute forme* » : ces mots de Sabine Cotté (*Colóquio*, n° 18, 1974) résument assez bien l'état, sinon l'état d'âme, dans lequel se trouve l'hôtel à l'aube du xix<sup>e</sup> siècle. Retrouver les vestiges d'hôtel de l'Ancien Régime est rendu possible grâce aux nombreuses restaurations et acquisitions effectuées par la Banque de France depuis deux siècles, qui reconstitue, là où il n'y avait plus rien, les apparences perdues. Inaccessible au grand public, l'hôtel préserve des chefs-d'œuvre : un décor réalisé par François Perrier, un ensemble exceptionnel de boiseries sculptées et dorées, deux François Boucher ou encore le plus beau tableau de Jean-Honoré Fragonard.





RECONSTITUÉE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE EN MÊME TEMPS QUE LA GALERIE,



LA TROMPE EST L'UN DES ANGLES DE LA GALERIE DONT LES DIMENSIONS IMMENSES, LA FAISAIENT DÉPASSER SUR LA RUE DES BONS-ENFANTS.



**Les Fossés Jaunes.** Paris, 1635 : le marquis de La Vrillière, Louis Phélypeaux, secrétaire d'État, se fait construire un hôtel particulier dans un quartier neuf, au-delà de l'enceinte de Charles V. Les Fossés Jaunes, délimités par un nouveau rempart, offrent de nombreux avantages : quartier « de la ville », à proximité directe du palais de Richelieu et du roi au Louvre, il est aussi en périphérie et regarde la campagne. La Vrillière n'est pas le seul à s'y installer : depuis 1634, Michel Particelli d'Émery, qui deviendra son beau-père, fait construire sa maison, et en 1635 est entreprise la construction de l'hôtel de Senneterre. Ces deux demeures ont été détruites prématurément dans les années 1680 pour l'édification de la place des Victoires, laissant libre la perspective sur le portail de l'hôtel de La Vrillière depuis la rue Catinat.

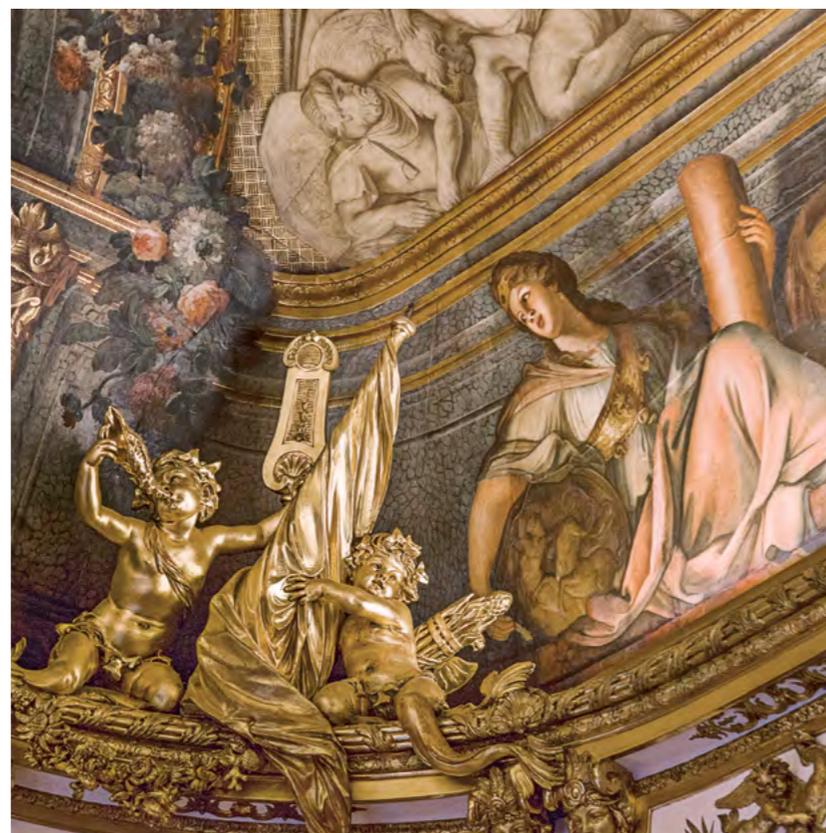


**Entre cour et jardin.** En deux ans, et après quelques péripéties de chantier, le gros œuvre de l'hôtel est bâti. Témoin du type de l'hôtel particulier parisien du milieu des années 1630, l'hôtel de La Vrillière a été conçu par François Mansart, un des architectes les plus en vue des règnes de Louis XIII et de la régence d'Anne d'Autriche. Il est, selon la mode du temps, construit entre une cour et un jardin, séparés par un corps de logis principal auquel sont rattachées deux ailes latérales, et complété par une galerie sur le jardin, formant une troisième aile. Ambitieux, La Vrillière fait ensuite réaliser quelques aménagements qui transforment sa demeure : vestibule au cœur du logis axial, escalier à jour central et, surtout, une chambre « à l'italienne » dotée d'une alcôve, ouvrage de Louis Le Vau, une des premières de Paris.





**Promenade privée.** La « pièce » maîtresse de l'hôtel de La Vrillière est sans conteste sa galerie. Signe de richesse, cet espace est autant un lieu de déambulation que d'exposition pour Phélypeaux, « curieux du Grand Siècle », qui a dévolu les murs à ses dix tableaux les plus précieux de l'école romaine, acquis durant près de trente ans. Les meilleurs artistes contemporains, Guido Reni, le Guerchin, Nicolas Poussin, Alessandro Turchi, Pierre de Cortone et Carlo Maratta s'affrontent dans un enchaînement où l'on cherche la cohérence : ainsi, le *César remettant Cléopâtre sur le trône d'Égypte* de Cortone répondait à l'*Hersilie séparant Romulus et Tatius* du Guerchin, et l'*Auguste* de Maratta côtoyait l'*Hélène, reine de Sparte*, de Guido Reni. Les tableaux, retirés à la Révolution et remplacés par des copies à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, s'accordaient en fait sur leur évocation d'une Antiquité héroïque, essentiellement romaine.



PARTI DES QUATRE ÉLÉMENTS SE TROUVENT ICI LE FEU, JUPITER, DIEU DE LA



FOUDRE ET SÉMÉLÉ, ET L'EAU, NEPTUNE, DIEU DES OcéANS ET AMPHITRITE.

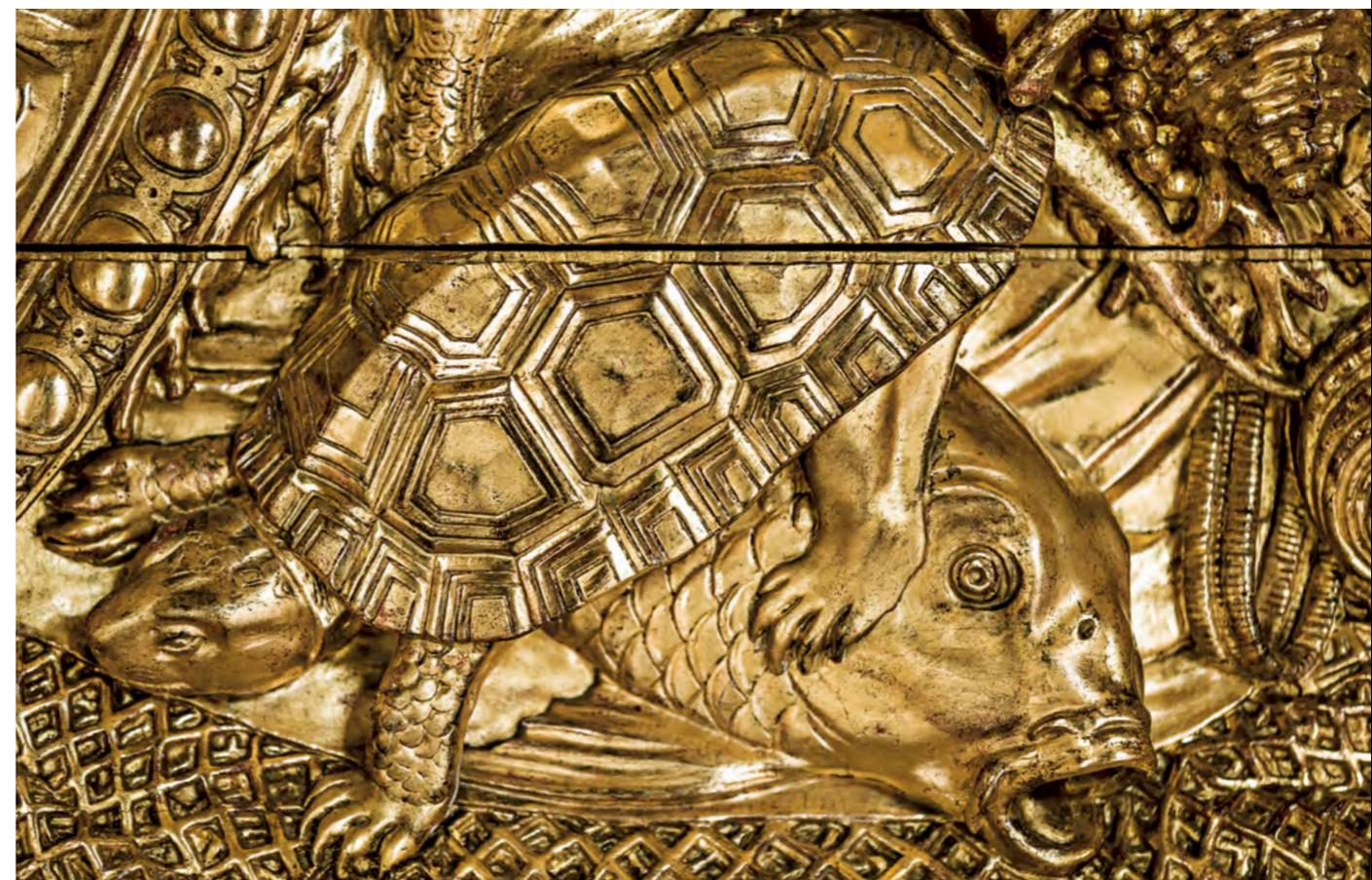


*Quadri riportati.* François Perrier, un ancien collaborateur de Simon Vouet, qui venait de parfaire sa culture à Rome, est demandé en 1646 pour réaliser la peinture de la voûte de la galerie « suivant les desseings qu'il trouvera plus à propos ». Le peintre, qui a carte blanche, choisit un *Lever du Soleil* entouré de nombreuses allégories et personnifications (les Heures, la Nuit, le Temps, l'Aurore, le Sommeil, etc.), véritable trouée sur les cieux. Aux extrémités de la voûte sont dispersés les quatre Éléments figurés par des histoires mythologiques (ainsi voit-on Neptune et Amphitrite, ou bien Junon et Iris), et peints comme s'il s'agissait de quatre tableaux reportés (*quadri riportati*) au plafond. Ces scènes sont séparées par une véritable structure de marbre feint dont l'ornementation – des trophées, des guirlandes de fleurs, des sculptures feintes en bronze et autres bas-reliefs de marbre feint – évoque les palais romains admirés et copiés par le peintre.

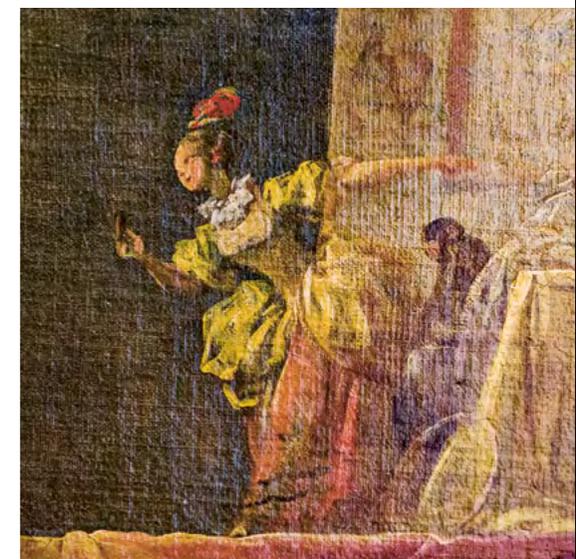
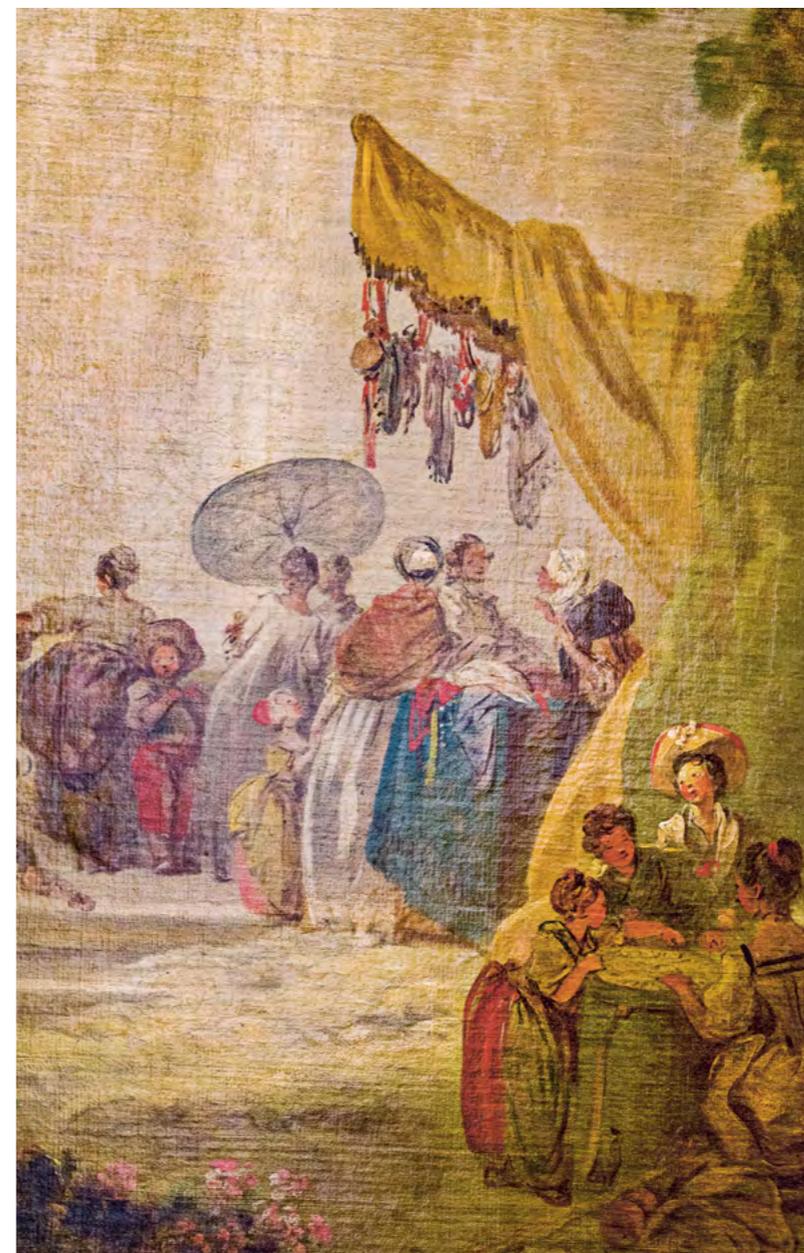
**Métamorphose.** Occupé par La Vrillière jusqu'en 1681, l'hôtel passe, à sa mort, entre les mains de ses descendants, jusqu'à sa vente en 1706 : il est alors acheté par un conseiller d'État, Louis Raulin Rouillé, puis acquis par le comte de Toulouse, un fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan. Là commence le second temps de l'hôtel, transformé par l'architecte Robert de Cotte dès 1713-1714. Il en modifie la distribution intérieure, en créant notamment un vestibule d'apparat, et fait déplacer l'escalier. Cette partie de l'histoire de l'hôtel, trop peu connue aujourd'hui et rapidement disparue, est difficile à cerner. Seuls quelques décors, notamment de la galerie, subsistent de cette réfection.



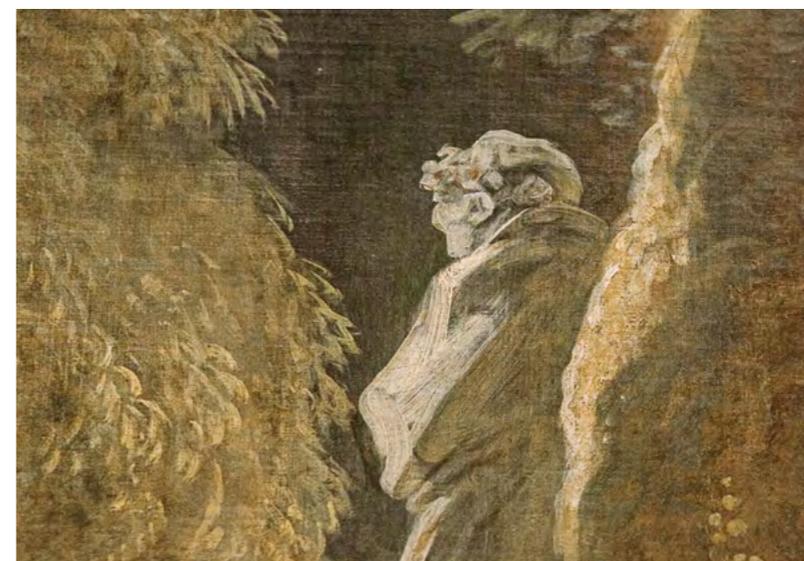
**La chasse et la marine.** Les charges du comte de Toulouse, amiral et grand veneur, ont fourni à l'ornemaniste François Antoine Vassé et au sculpteur Mathieu Legoupil deux thématiques pour la mise au goût du jour des appartements et de la galerie. Cette dernière a ainsi été entièrement pourvue de nouvelles boiseries sculptées et dorées. Les deux extrémités de la galerie devenue « dorée » ont été dotées, au-dessus de la porte et de la cheminée, de groupes sculptés d'une virtuosité étonnante. Dans l'un, on aperçoit, comme prises au dépourvu, Diane et ses compagnes chassant à courre, équipées d'arcs et de flèches, et soufflant dans des trompettes de chasse ; dans l'autre, une proue de navire est encadrée par Aphrodite, Cupidon et un Vent. Les tableaux de la collection de La Vrillière ont aussi reçu de nouveaux cadres dont les bas-reliefs fourmillent de motifs d'animaux terrestres et marins auxquels sont associés Galathée, Amphitrite ou Neptune et d'autres encore.



*La Fête à Saint-Cloud.* Au sein du salon Fragonard, dans les appartements reconstitués de la Banque de France qui simulent l'hôtel du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'immense *Fête à Saint-Cloud* de Jean-Honoré Fragonard se repose à l'abri des regards. Chef-d'œuvre du peintre, et peut-être même de la Banque, le tableau conserve encore quelques mystères : on le voit peu, son titre ne peut être vérifié, pas plus que sa date de réalisation ou celle de son entrée dans les collections de l'institution ni le lieu pour lequel il a été peint avec, vraisemblablement, d'autres tableaux des collections de la National Gallery of Art de Washington. Datée au moins des années 1770, la toile donnerait presque l'impression d'être ici, dans ce salon aux boiseries imitant le style Louis XVI, depuis le début.

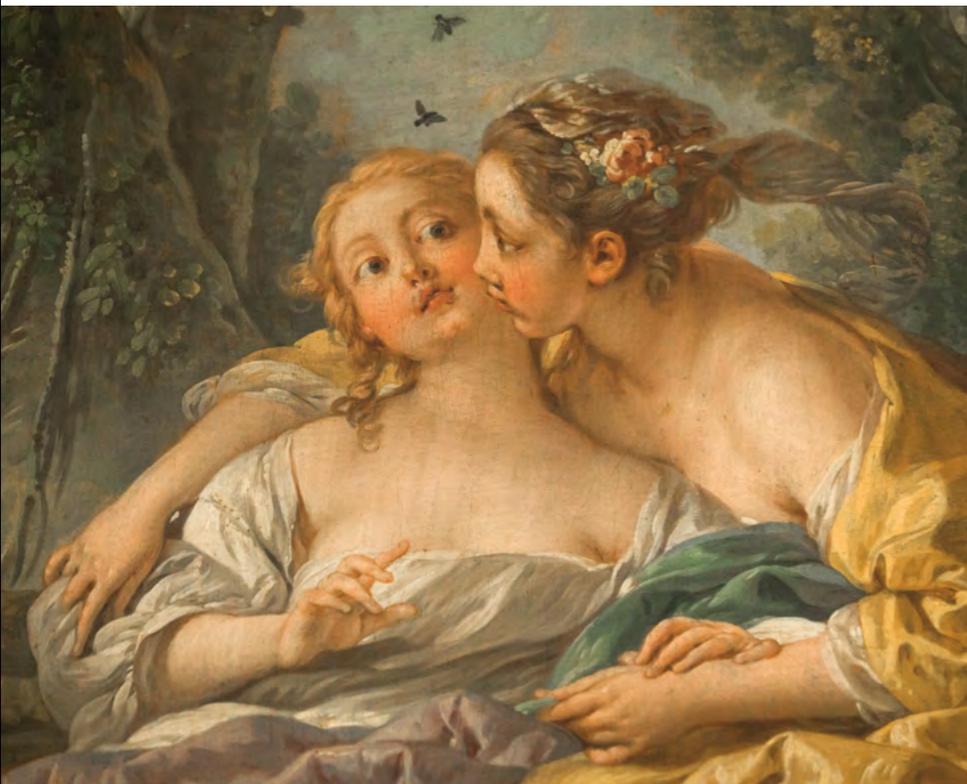


*Camaïeu.* Fasciné par la masse de vert qui occupe la moitié de la toile, ou par ces quelques détails pittoresques comme le XVIII<sup>e</sup> siècle les aime – une statue en marbre se distingue parmi les arbres, quelques parapluies, robes et chapeaux peints en un coup bref de pinceau –, le premier regard peine à saisir le sujet. De gauche à droite, on trouve un spectacle de marionnettes, un marchand de jouets sous une tente ou encore un vendeur de beignets, tous disposés de part et d'autre du spectacle qu'est ce jet d'eau, dont la couleur blanchâtre le fait bientôt se fondre avec les nuages. Les nombreuses nuances de vert, du vert le plus jaune au vert le plus brun, autant que les formes « sauvages » des arbres, nous éloignent quelque peu de l'ambiance Saint-Cloud, attachée à ce tableau.





**François Boucher.** Peu de modifications ont été réalisées par le dernier propriétaire de l'hôtel jusqu'à la Révolution, le duc de Penthièvre, fils du comte de Toulouse. Il a, en tout cas, laissé après son passage deux œuvres de Boucher, à qui il avait commandé une série de quatre tableaux d'après le poème *Aminta* du Tasse. *Sylvie soulageant Phylis d'une piqûre d'abeille* et *Sylvie délivrée par Aminta* se font face dans le « salon Fragonard » – les deux autres sont conservés au musée de Tours. Les toiles font partie des rares œuvres qui peuvent se vanter d'évoquer l'hôtel de Penthièvre du XVIII<sup>e</sup> siècle. Un peu par hasard, la préoccupation de Boucher a été proche de celle de Fragonard, jouant dans la *Sylvie délivrée* de teintes verdâtres pour l'*Aminta* et la végétation, qui s'accordent pour le plus grand plaisir des yeux aux couleurs chair et orangées de Sylvie.



QUI ONT APPARTENU AU DUC DE PENTHIÈVRE.

**Reconstruction, reconstitution(s).** Tout le faste qui a entouré l'hôtel, entre les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, s'est éteint au moment de la Révolution française, lorsque œuvres et mobiliers quittent le bâtiment, affecté à l'Imprimerie nationale et détérioré, puis peu après, en 1808, quand la Banque de France le récupère. La galerie survit : sous le Second Empire, ses murs vieux de deux siècles présentent des signes de fatigue. Il est décidé de la détruire, plafond compris, puis de la reconstruire. Les boiseries déposées sont remontées et le plafond est copié à l'identique par les frères Paul et Raymond Balze et Alexandre Denuelle en 1868 et 1869. La Banque a aussi mené d'importantes campagnes d'acquisitions d'œuvres d'art. Le salon Régence et la salle du Damier, avec ses tapisseries aux armes de La Vrillière (acquises en 1970 et 2007) et son portrait du duc de Penthièvre par Vaxcilhère, contribuent à recréer l'ambiance d'origine pour rendre à ces murs célèbres un peu de leur magnificence et de leur cohérence.

